



TITRE: « LE DANGER DE LA *FŪSHA* POUR LA LANGUE ARABE » : TRADUCTION DE L'ARTICLE DE BÉCHIR KHRĀĪF

AUTEUR: SAMIA KASSAB-CHARFI, UNIVERSITÉ DE TUNIS

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉROS 13-14 : *LANGUES ET IDÉOLOGIES AU MAGHREB*

DIRECTEUR: FOUED LAROUSI, UNIVERSITÉ DE ROUEN NORMANDIE

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHEBROOKE

ANNÉE: 2021

PAGES: 202 - 207

ISSN: 2369-6761

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/19263](http://hdl.handle.net/11143/19263)

DOI: [HTTPS://DOI.ORG/10.17118/11143/19263](https://doi.org/10.17118/11143/19263)

« Le danger de la *fûsha* pour la langue arabe » : traduction de l'article de Béchir Khraïef

Samia Kassab-Charfi, Université de Tunis
samiakassab@yahoo.fr

1. Introduction

« Le danger de la *fûsha* pour la langue arabe » est un texte paru en juillet 1959 dans la 10^e livraison de la revue tunisienne *al-Fikr*. Béchir Khraïef (1917-1983) y soutient l'idée selon laquelle la langue arabe classique, la *fûsha*, serait une... langue étrangère. Dans ce beau plaidoyer en faveur de la langue usuelle, Khraïef est fidèle à sa posture d'écrivain engagé contre toutes les formes de discrimination. Si dans *Barg Ellil* (1960), il exalte la sensibilité et la dignité d'un jeune esclave noir, si *Eddegla fi arajinha* (1969) illustre au détour d'aventures rocambolesques le parti pris de Khraïef pour la cause des femmes dans une société patriarcale oppressive, cet extrait du 4^e tome des *Œuvres complètes* – qui rassemble des articles, des écrits théoriques et des réflexions sur la langue, quelques lettres et dialogues – participe en quelque sorte de la même démarche. Khraïef y analyse le clivage diglossique qui gangrène le rapport des Arabes à leur langue et y détaille précisément, en mêlant la perspicacité de l'observateur et l'ironie de l'écrivain amoureux de la *derja*, les mesures de discrimination qui ont été adoptées par les traditionalistes au détriment de la langue usuelle. Pour lui, rien ne justifie le suprématisme culturel dont jouit la *fûsha*. Khraïef s'inscrit ainsi délibérément contre cette culture de la diglossie qui donne la précellence à la *fûsha*. Récusant ce statut acrolectal de la *fûsha*, il milite pour un parler accordé à l'époque, par lequel tout un chacun peut développer sa fibre créative, un parler favorable à l'expression des talents et inclusif des variétés accentuelles. En ce sens, dans sa manière de réhabiliter la langue parlée et de lui donner droit de cité dans le monde de la culture et de la création littéraire, il est profondément moderne.

2. « Les dangers de la *fûsha* pour la langue arabe »¹

La langue arabe à laquelle je fais référence ici est celle-là que les Arabes parlaient avant l'invention de la *fûsha*. Et je prétends ici que si Imru' al-Qays² venait à ressusciter et à entendre le parler des gens, puis qu'on lui lût les livres de notre modernité et les journaux, il comprendrait bien plus aisément le parler des gens que la *fûsha*.

Si nous prenions la peine de revenir un peu aux œuvres anciennes : celles d'al-Asmai³, d'al-Jahidh⁴ et d'Ibn al-Muqaffa⁵, les biographies saintes du Prophète, les Hadiths et le Coran, nous les trouverions bien plus proches de notre langue usuelle que de la *fûsha*.

Car il se trouve que la langue arabe, qui a été commune jusqu'au III^e siècle, a semblé ardue aux non-Arabes qui se convertirent à l'Islam. Alors, on en fixa l'usage par des règles, on codifia les normes de ce bon usage et de bienheureuses existences furent ainsi vouées à la consolidation de cette nouvelle institution – que Dieu récompense leur saint ouvrage.

Mais « le perfectionnisme gâte tout »⁶. Les codifications eurent sur la langue les incidences qu'elles devaient avoir. Un brouillard de canonisation vint l'opacifier, et elle se figea. Alors, hissée au-dessus de la mêlée quotidienne, la vitalité la quitta peu à peu.

Effrayés, ces conservatistes préfèrent en effet s'écarter du locuteur lambda, fût-il de toute évidence arabe, en faveur de la bizarrerie la plus archaïque, et ce au risque du maniérisme et d'un appauvrissement du sens, invoquant la majesté de la tournure et arguant de sa prévalence sur la langue des marchés populaires et de la plèbe. En vérité, cette posture d'aristocrate est un mal qui a aussi affecté d'autres nations, mal symptomatique d'une indigence intellectuelle qui fait dévier l'attention vers le vernis des apparences. Assurément, une telle posture est révélatrice d'un obscur sentiment : celui du peu de valeur qu'on accorde à l'essence du problème.

La langue est un organisme vivant, et comme tout vivant elle voit ses cellules se renouveler : il en est d'elle comme il en serait d'un arbre. Nous n'avons pas à en sacrifier l'âme parce que des mots sont

1. *Al-Fikr*, n° 10, juillet 1959. Ce texte a été publié dans le 4^e volume des *Œuvres complètes* (2007) de Béchir Khraïef, Tunis, Sud Éditions, p. 19-24.

2. Poète de l'Arabie antéislamique (VI^e siècle).

3. Poète, philologue, zoologue et botaniste arabe du VIII^e siècle (note de la traductrice).

4. Écrivain et encyclopédiste arabe du IX^e siècle (*Idem*).

5. Écrivain et apologiste arabe d'origine persane, auteur du recueil de fables *Kalila wa Dimna*, elles-mêmes inspirées d'apologues indiens (VIII^e siècle). (*Idem*)

6. Vieux dicton de sagesse populaire.

tombés en désuétude ni à fermer la porte au visage de la nouveauté qui en émane. « *Allah efface et confirme ce qu'il veut et, auprès de Lui, est l'Archétype de l'Écriture* »⁷.

Ainsi avons-nous cru bon, par déférence à l'égard de la langue du Coran, de conserver le schème arabe et de maintenir le principe de dérivation au sein de la langue. Quant à la terminologie scientifique et aux innovations compositionnelles, nous avons jugé préférable, toujours par déférence, de convenir de leur prononciation et de leur graphie selon la tournure la plus conforme au schème arabe. De sorte que pour un mot tel que « pénicilline », par exemple, il existe de nombreuses variantes orthographiques : *pé(é)nicilline, pounicilline, péncilline*, etc.

Or une telle question ne peut être que du ressort d'un Conseil de la langue, qui prendrait sur lui de veiller à ce que celle-ci ne se raidisse pas telle une vieille bûche, en un assèchement qui la rongerait comme il le ferait d'un sol, le vidant de sa substance vitale jusqu'à ce que le vent l'emporte, éparpillé en fine poussière.

L'outil de cette veille serait un dictionnaire, entrepris puis augmenté au fil des jours et dont les diverses éditions seraient renouvelées par des réimpressions régulières ; un dictionnaire d'où l'on évacuerait les étrangetés obsolètes pour ne retenir que ce qui circule dans le parler quotidien.

Mais l'autorité souveraine en la matière demeure celle du goût commun, tant que celui-ci ne déroge pas aux deux paramètres essentiels : le schème et le nom déverbal.

C'est qu'il existe un instinct arabe, profondément ancré dans l'être, qui assure cette veille de manière inconsciente, instinct qui s'est maintenu durant treize siècles, et jusque chez les arabisants (de degré inférieur), au point d'en devenir une seconde nature.

Dès lors, ce dictionnaire deviendrait une référence pour l'ensemble des régions du monde arabe, tenant lieu d'épine dorsale pour la langue et l'affermissant sur des fondements solides afin de lui assurer une portée suffisamment longue et vivace pour qu'elle s'intègre au siècle.

Il est fréquent de rencontrer, dans les ouvrages qui traitent de la langue arabe, qu'elle soit *fûsha* ou usuelle, cette expression : « Et quand la langue arabe s'est trouvée *pervertie*... » Mais pourquoi donc désignent-ils l'évolution comme une perversion ? Une telle attitude ne relève-t-elle pas d'un traditionalisme acharné ? Ne constitue-t-elle pas un barrage à la voie du progrès et du modernisme ? Car avec tout le respect dû à nos pères, nous devons pouvoir prétendre être un maillon plus avancé qu'ils ne l'étaient dans l'évolution.

De l'avis général, on a ainsi décidé de se passer du duel – comme il en a été dans la majorité des langues. Alors, pourquoi nous entêter encore à le maintenir ? ...

7. Sourate XIV, *Ar-Raad (Le Tonnerre)*, verset 39 (*Le Coran*, 1972, 1966, trad. Régis Blachère, Paris, Maisonneuve & Larose Éditeurs, p. 278.)

Parmi les misères inhérentes à la *fûsha*, il y a le sentiment éprouvé par l'utilisateur lorsque celui-ci se rappelle que, dans sa vie quotidienne, il utilise en réalité la langue usuelle. Mais pour peu qu'il s'essaie à l'écriture, il a alors l'impression de s'aventurer en territoire étranger. Aussitôt, son style se dépouille de tout naturel et perd sa fluidité au profit de constructions artificielles et alambiquées.

Une autre des misères de la *fûsha*, surtout si son domaine s'étend au lexique des croyances et dogmes, aux abstractions scientifiques et aux généralités de la physique ou de la biologie, est qu'elle se réduit à n'être rien d'autre, si nous abordons avec elle le quotidien et le sentiment populaire, rien d'autre qu'une traduction :

Une traduction depuis la langue parlée vers la *fûsha*.

Car la vie ne se résume pas aux saintes Écritures et aux atmosphères de pâmoison, ni à la seule réflexion intellectuelle et au recueillement méditatif. Les lieux populaires ont aussi leur noblesse.

L'honneur de la mesure est dans sa profondeur, comme l'honneur du palais est dans sa « *facciata* »⁸ (pardon, ô *fûsha* !). Et les préoccupations ordinaires du peuple dans ses différentes couches, sa lutte avec la réalité empirique sont bien plus hautes, plus nobles et honorables que les palabres des clubs et leurs (doctes) considérations. Si nous arrivons à intégrer ce fait, nous traduirons, mais au moins la traduction n'aura plus à pâtir de l'absence de naturel.

Tout cela cependant est nul et non avvenu si l'Arabe continue de prétendre qu'il vit avec la *fûsha*.

Ce tourment que nous nous infligeons à nous-mêmes, un jour d'autres que nous s'en délivreront, et s'affranchiront de toutes ces contraintes si nous ne prenons pas les bonnes initiatives, tandis que nous vivons un siècle pas comme les autres.

Ces initiatives comportent deux points :

1. Élever la langue usuelle au rang d'une langue respectable et, en prévision, amender ses imperfections.
2. La prémunir contre toute surenchère suprémaciste, « et contre l'affectation »⁹, de sorte que si l'enfant dit devant nous, par exemple : « Y'a personne », nous rectifierons avec « Il n'y a personne », mais nous ne le reprendrons pas avec « Il n'y a en ce lieu personne ».

8. « Façade ». Le mot, qui est un emprunt du dialecte tunisien à l'italien, est translittéré en arabe dans le texte original. (Note de la traductrice).

9. Dans le texte d'origine : « jusqu'à l'afféterie » (note de l'éditeur dans le texte original).

Car il aura parlé en langue arabe – peut-être non *fûsha*, mais assurément dans l’arabe du Coran. Ainsi est-il écrit : « *Quand tu porteras ta vue là, tu verras un délice et une pompe royale* »¹⁰.

Les exemples de présence latente de l’instinct arabe dans la langue usuelle et la distance qui la sépare de la *fûsha* se retrouvent dans la globalité de la langue. Nous nous contenterons ici de citer quelques binômes largement significatifs :

Dialectal	<i>Fûsha</i>
waqida وقديّة	ulbat thiqâb علبة ثقاب
achiyya عشيّة	umssya أمسية
Qâyla قائلّة	Qayloula قيلولة
Sîf سيف	Sayfa صائفة
mkhadda مخدّة	wassada وسادة
mgharfa مغرفة	mil’aqqa ملعقة
hadîd حديد	mikwêt مكواة
sqîfa سقيفة	dehlîz دهليز
ma’ûn ماعون	awani أواني
ba’hdheh بحذائه	bi izâihi بإزائه
zâz جاز	dakhala دخل
awwalan أوّلا	bâdiyan dhî bada’ بادئ ذي بدء
jâ bil’kteb (الكتاب) جاء بـ	atâ bilkitâbi (أتى بـ) أتى بـ

On prétend enfin que l’attachement que nous manifestons pour notre langue usuelle est une forme de séparatisme vis-à-vis du reste du monde arabe. Mais qui donc – parmi les Arabes des Orient de la Terre et de ses Occidents –, qui ne comprend pas ce que nous avons désigné par « langue usuelle » ?

Alors, ô discoureurs, experts en éloquence, daignez donc descendre un peu de vos sommets et fuyez l’arabisation abusive par la *fûsha* comme vous fuiriez un lion. Et craignez Dieu dans votre arabe, et puisse cette crainte vous profiter un peu.

10. Sourate LXXVI, *Al Insan (L’Homme)*, verset 20 (*Le Coran*, 1972, 1966, trad. Régis Blachère, Paris, Maisonneuve & Larose Éditeurs, p. 629. Khraïef fait ici un jeu de mots avec le « il y a » (نَمَّ), qui est aussi un mot du verset coranique cité, le « نَمَّ » se trouvant magnifié dans le verset en question. L’auteur détourne ainsi malicieusement le sens coranique au profit de sa propre argumentation de défense de la langue usuelle.